

REMUS BOTARRO

Portrait de l'artiste en poète rêveur

À l'occasion d'une exposition présentée durant l'été 2017 à Vic-sur-Seille, la ville natale du plus célèbre des maîtres lorrains, Remus Botarro a brossé le *Portrait onirique de Georges de La Tour*. Audacieux dessein, en vérité. Car, à la différence d'un Rembrandt, son presque contemporain, le peintre des nuits n'a laissé aucun autoportrait à la postérité et nul, dans son entourage ou parmi les artistes de son temps, ne s'est semble-t-il avisé de fixer les traits de son visage, l'allure de sa physionomie ; du moins la fortune ne nous en a-t-elle pas conservé la trace.

Confronté à cette absence, Botarro émet l'hypothèse séduisante – qu'il n'y a pas lieu de développer ici – selon laquelle, derrière le *Saint André* de la série des *Apôtres* conservée à la cathédrale d'Albi, se cacherait en réalité La Tour lui-même, dans toute la force et la vigueur de l'âge mûr. Inspiré par cette toile, l'artiste roumain s'est plu à vieillir le modèle pour le représenter au soir de sa vie, le regard vif mais tout intériorisé, barbe et chevelure d'argent que met en valeur un somptueux fond sombre d'où se détache aussi, à l'angle supérieur droit, un œil – celui de la conscience qui, selon le poème de Victor Hugo, regardait Caïn, celui du spectateur face au « mystère La Tour » ?

L'habileté de la main et la liberté de l'esprit

L'hommage ainsi rendu au peintre vicois du XVII^e siècle témoigne d'un enracinement résolu dans l'histoire de l'art qu'attestent en outre tant d'autres toiles ou œuvres graphiques de Remus Botarro. Les références privilégiées, tantôt explicites, tantôt plus allusives, ne tardent pas à stimuler la mémoire du visiteur, empruntées les unes à la Renaissance italienne, les autres aux écoles germaniques et nordiques... On se prend alors volontiers au jeu des identifications, et si l'on repère aisément *l'Autoportrait à la fourrure* de 1500 ou certaines scènes de la *Petite* ou de la *Grande Passion* de Dürer, la *Résurrection* du Borgo San Sepolcro de Piero della Francesca, on croit reconnaître ailleurs tel personnage sorti peut-être de quelque retable de Memling, tel détail fantastique imaginé par Hieronymus Bosch. Les honneurs rendus à Rembrandt et Van Gogh, de même que, plus près de nous, les hommages dus à Picasso et Dali s'imposent avec évidence au spectateur. Ils marquent avec force ce *continuum* historique et esthétique qui n'exclut pas les ruptures, mais en renforce le sens.

Chez Remus Botarro, à la connaissance approfondie de la tradition picturale, se joint l'impeccable maîtrise technique, source de création. La plus grande habileté de la main n'ouvre-t-elle pas le champ des plus entières libertés de l'imagination ; ne trace-t-elle pas la voie de la poésie, au sens premier du mot ? À l'instar des maîtres qu'il vénère – Dali encore, au premier chef – l'artiste roumain ne s'affranchit de l'académisme que parce qu'il en a étudié, dans leurs moindres détails, les canons et qu'il a su se placer, avec patience et humilité, à l'école des géants – peintres, sculpteurs, chacun poète à sa manière, à la façon du *poietés*, le *créateur* des Anciens.

S'il était musicien comme Ingres, je dirais que Botarro utilise pleinement le registre de l'expression plastique, la gamme chromatique de ses procédés, l'opulence de ses jeux. Au talent du peintre, il joint celui du sculpteur, s'inscrivant volontiers, cette fois, dans l'héritage de Brancusi, qu'il revendique avec une légitime fierté et dont il nourrit depuis si longtemps son travail.

L'heureuse alliance des matières sublimées

On est frappé, d'abord, par la beauté des matériaux, véritablement sublimés. On sent ainsi, chez le maître, l'amour du bois auquel il rend du reste un hommage tout empreint d'humour dans la parodie d'une vieille chanson traditionnelle française : *Le Roi bois* ; clin d'œil, peut-être aussi à une toile de Jordaens, septentrional contemporain de La Tour ? Le métal, quant à lui, se voit paré de vertus spirituelles (*L'Esprit du bronze*). La pierre, enfin, celle des antiques sculpteurs grecs, puis des Romains qui, acculturant la province de Dacie, laissèrent dans la Roumanie de Botarro de si profondes empreintes, est travaillée avec amour. Ainsi, du granite, parfaitement épuré, naissent les lignes du visage de *Valérie*. C'est du marbre qu'est extraite la *Vénus mécanique* ; et c'est en pierre toujours que l'artiste imagine *Le Fruit du Paradis*. Il importe, enfin, de relever l'heureuse alliance des nobles matières. Leur combinaison n'est jamais conflictuelle : marbre et bois, pierre et bois, métal (cuivre, bronze) et bois encore s'harmonisent sans que l'un des éléments ne se trouve relégué à la fonction de simple support. À cet égard, du reste, Brancusi n'affirmait-il pas que le socle fait partie intégrante de l'œuvre et qu'il ne saurait être tenu pour un élément adventice ?

Dans l'art de Remus Botarro, de son propre aveu, le rêve occupe une place essentielle, ou plus précisément matricielle. « Il n'y a, écrit-il, ni vie, ni avenir, ni beaux-arts sans rêve. Comprendre le rêve signifie comprendre l'Univers. » Il reste, pour chacun, le visiteur des expositions comme l'exégète, une invitation à l'interpréter et à confronter ses propres songes à ceux du créateur.

Européen accompli

Je n'ai rien dit encore de l'homme, si ce n'est de manière oblique. Une plume plus fine que la mienne pourrait, par un juste retour, esquisser un *Portrait littéraire de Remus Botarro*, non pas onirique, sans doute, mais respectueux des qualités du maître. Formé à Bucarest, passé dans l'atelier du peintre Corneliu Baba (1906-1997), partageant sa vie entre l'Autriche et la Moselle, Européen accompli, pétri d'histoire, conscient de notre appartenance à une très vieille civilisation – qu'il sait, avec Paul Valéry, être mortelle – Botarro en parle les langues de façon souple, aisée, s'adaptant volontiers à ses interlocuteurs avec lesquels il établit aussitôt un contact chaleureux. Il réunit, en une rare symbiose, la volubilité des Latins, un humour tout *british* et, enfin, la solide culture des Allemands, sans omettre une impeccable courtoisie dont certains Français, fidèles à une illustre tradition de civilité – ce chef-d'œuvre en péril – se targuent encore parfois.

Comme autrefois Brancusi, qui à l'aube du xx^e siècle s'était mis en marche vers Paris « en passant par la Lorraine », Remus Botarro a fait halte à Dieuze, au pays du sel. En compagnie

de Valérie, sa femme, il œuvre désormais à la mise en place d'ambitieux projets culturels visant à rapprocher, par les arts, la Roumanie et la France dans un esprit tout européen, ouvert, polyphonique et confiant dans l'avenir.

Philippe HOCH

Conservateur en chef honoraire du patrimoine – Département de la Moselle